

Bernard Charbonneau à propos de l'allégorie du film :

Vol au dessus d'un nid de coucou

« *Vol au dessus d'un nid de coucou* est un cri de révolte inspiré par la passion de la liberté contre la société.

Quand à la fin le colosse indien s'ouvre un chemin à travers les grilles de la fenêtre en y jetant le bloc hydrothérapique que son ami avait en vain tenté de desceller, ce passage s'ouvre sur la nature, les immensités forestières et brumeuses où le Promeneur Solitaire aimait se perdre.

Tels que nous sommes pouvons-nous nous passer d'asile ? Car nous nous y réfugions autant qu'on nous isole.

La société qui est physiquement la plus forte brise le principal héros qui a tenté d'étrangler l'infirmière chef après le suicide d'un malade, en modifiant son cerveau ; et il ne reste plus à son ami qu'à le tuer pour le sauver de la déchéance.

Miss Ratchett reprend sa fonction ; d'ailleurs il est impossible de l'assassiner, elle a mille têtes ; et de plus une raison d'être qui la ressuscite chaque fois que la nécessité l'exige. Et **quand le héros demande aux malades de s'enfuir, en dépit de leur désir ils ne le peuvent, car l'asile — la société — c'est l'abri, la sécurité.** Comme pour chacun de nous, si l'organisation sociale limite notre liberté, par ailleurs, elle nous délimite un horizon : des règles sans lesquelles, même si nous les refusons, nous serions perdus. Elle nous assure avec un milieu le livre et le couvert, elle nous soigne dans tous les sens du terme. Nous sommes ses enfants, bien que par ailleurs étrangers : jeunes coucous de son nid douillet. Nous rêvons de liberté, mais nous n'avons plus la force d'en supporter les privations, la solitude, les angoisses et les risques. **Nous sommes prêt à fuir l'asile, mais pas maintenant, plus tard quand nous serons guéris. La force de la société est**

d'abord faite de la faiblesse des individus qui la composent.

Dans notre asile, la distribution des tranquillisants est destinée à assurer, autant que la tranquillité des malades, celle du personnel. La société scientifique et technicienne justifie son arbitraire au nom de la raison, mais la raison et le pouvoir médical sont le fait d'hommes ayant les faiblesses de toujours, les intérêts et les préjugés de leur époque, il leur faut de biens grandes vertus pour ne pas y céder un jour ou l'autre. Sous l'apparence de la rationalité et de l'objectivité, le pouvoir total qu'attribue la compétence réveille le goût du pouvoir pour le pouvoir et du sadisme.

Cependant, les hommes n'étant pas des dieux qui n'ont pour règle que l'inspiration du Saint-Esprit, peut-il y avoir une société, non seulement sans casernes ni prisons, mais sans école et sans asile plus ou moins clos ? Sans pouvoir du commandant sur le commandé, l'enseignant sur l'enseigné, du soignant sur le soigné ? Peut-il y avoir une société sans normes, sans définition explicite ou implicite du normal et de l'anormal entraînant une exclusion qui est aussi enfermement, c'est-à-dire une société sans société dont la seule règle serait la liberté de l'individu ?

On peut penser que **nous n'en prenons pas le chemin**, bien au contraire, dans un monde scientifique et technique porté à tout normaliser, pas seulement par goût du pouvoir mais parce que telle est sa logique interne. Ce qui explique en même temps que la montée de l'organisation, celle de la révolte et de la folie partout où elles ne sont pas réprimées ou intégrées.

Sommes-nous capables de nous prendre en charge, alors que de plus en plus nous prenons l'habitude qu'on nous dise ce qu'il faut penser et faire, et d'attendre de la science, de la technique et de l'État un secours que nous sommes incapables d'espérer de nous-mêmes ? Si nous voulons la liberté, un beau matin il nous faudra tant soit peu la choisir contre un Progrès qui est celui de l'organisation.

Pour une conscience lucide qui se refuse au jeu de la culture que la société de miss Ratchett nous invite à jouer, la fin du film

de Milos Forman est profondément désespérante. Car **on ne peut s'évader ainsi de l'asile réel**. Nous ne sommes pas colosses Indiens, le bloc sanitaire est autrement scellé, **la surveillance sans faille. L'espace réel au-delà du mur n'est plus celui de la nature libre. Il est quadrillé par la police et l'administration, recensé par le Plan d'Occupation des Sols. Ce qui nous attend au dehors n'est plus une savane dans la brume de l'aube ni même une campagne où nous pourrions prendre le maquis, mais une zone urbaine et industrielle, ou une réserve naturelle encore plus soigneusement contrôlée. Il n'y a plus de nature où l'individu pourrait se perdre, mais un espace social dont l'asile n'est qu'un canton.**

Il est peu probable que, tels que nous sommes, pour de multiples raisons anciennes et nouvelles, nous puissions sortir de la société instituée. Nous ne pourrions nous passer d'un minimum de normes et d'asiles pour anormaux. Et l'ersatz parfaitement satisfaisant de liberté que nous procure ici ou là la société lui permettra seulement de resserrer partout ailleurs nos chaînes.

Tout ce qu'on peut espérer, à rebours de l'évolution qui se poursuit depuis plus d'un siècle, c'est qu'**au lieu de tout normaliser le processus s'inverse, et que le champ le plus vaste possible soit en tous domaines rendu à la liberté de l'individu. Qu'au lieu de traiter la masse des hommes en mineurs qu'il faut enseigner ou en malades que les techniciens et les techniques de soins doivent guérir en permanence, on réduise au maximum le domaine de l'hôpital et de l'asile, ouvert le plus possible vers l'extérieur** ; le héros du film lui-même en menant les malades à la pêche se comporte en soignant d'avant garde.

L'asile — la société — qui libère sans opprimer n'existe pas. **La société occupe automatiquement le vide laissé par la faiblesse des individus, leur incapacité à vivre et à s'unir librement à autrui.**

Si devant elle, nous ne savons que fuir, nous serons toujours repris. Ou bien dévorés par les fauves qui hantent la nature, à commencer par la nôtre. »

Bernard Charbonneau